

LA CHARITÉ

Lorsque Dieu créa l'homme à son image même,
Lorsqu'il eut mis son front en face du soleil,
Qu'il eut mis sur sa tête un royal diadème
Et dans son cœur nouveau le sang riche et vermeil,

Il voulut contempler l'œuvre par excellence ;
L'homme était incomplet, Dieu l'avait mieux rêvé :
L'âme était sans ardeur, sans force et sans puissance,
Et l'ouvrage superbe était inachevé !...

Il avait pourtant mis dans cette âme immortelle,
Dans ce souffle fécond de sa bouche éternelle,
La justice, la paix, la foi, la vérité.

Mais Dieu, se recueillant, vit au loin le Calvaire...
Il songea que bientôt l'homme serait son frère
Et dans son propre cœur : Dieu prit la Charité !

LIENNA.

LA MODERNITÉ DE BOSSUET

Suite et fin

Ce qui d'ailleurs ne fait pas moins d'honneur à son caractère qu'à son génie, c'est que les attaques violentes, déloyales, injurieuses même, dont son *Histoire des variations* fut l'objet, ne l'ont pas détourné de travailler à la réunion. Il y travaillait activement en 1691, dans le temps même qu'il achevait ses *Avertissements aux protestants*, et on ne saurait rien lire de plus conciliant que sa correspondance avec Molanus, abbé de Lokum, si ce n'est la correspondance où il n'oppose que la charité de son zèle avec la force de son éloquence aux vivacités et aux subtilités de l'illustre Leibniz. C'est le philosophe, non l'évêque, en cette occasion, qui manqua quelquefois de patience et même de politesse. Bossuet ne se découragea pas. Dans le même temps que Leibniz le harcelait de ses chicanes ou de ses "cavillations," comme on disait alors, il écrivait son *Instruction pastorale sur les promesses de l'Eglise*, pour y montrer, disait-il, "par l'expresse parole de Dieu, que le même principe qui nous fait chrétiens doit aussi nous faire catholiques." C'était, Messieurs, en 1700, et, vous le voyez, c'était toujours la même argumentation, mais une fois encore présentée sous une forme nouvelle et singulièrement saisissante. En connaissez-vous de plus "actuelle," et, à l'heure qu'il est, la question ne se pose-t-elle pas dans les mêmes termes : "Le même principe qui nous fait chrétiens doit-il ou non nous faire catholiques ?" Je le disais donc bien : pendant un demi-siècle, de 1653 à 1704, la réunion des Eglises a été le principal objet de l'attention de Bossuet. Pour procurer cette réunion, il s'est efforcé d'ôter d'abord de la controverse tout principe d'aigreur, et de la ramener à ses termes essentiels. Que ce fût avec les protestants de Metz, ou avec ceux de Paris, ou avec ceux de Hanovre, il ne s'est refusé à aucune des propositions d'entente ou de conciliation qu'on lui soumettait. Dialecticien consommé, il a fait preuve pendant cinquante ans de non moins de souplesse ou d'ingéniosité que d'éloquence, et d'autant de charité que de fermeté. Permettez-moi, Messieurs, d'appuyer sur ce dernier point et d'achever ainsi de préciser l'attitude qui a été la sienne pendant ce demi-siècle. "Pendant que nous représenterons à nos frères, écrivait-il dans son *Instruction sur les promesses de l'Eglise*, ces vérités adorables, joignez-vous à nous, peuple fidèle. Concevez avant toutes choses un désir sincère de leur salut, témoignez-le sans affectation et de plénitude de cœur ; tournez-vous en toute sortes de formes pour les gagner. "Reprenez les uns," comme dit saint Jude, en leur remontrant, mais avec douceur, que ceux qui ne sont pas dans l'Eglise sont déjà jugés. Quand vous leur voyez de l'aigreur, sauvez-les en les arrachant du milieu du lac ; ayez pour les autres une tendre compassion, avec une crainte de les perdre ou de manquer à quelque chose pour les attirer. Parlez-leur, dit saint Augustin, *amanter, dolenter, fraterne, placide*, avec amour, avec douceur, sans dispute, paisiblement, comme on fait à son ami, à son voisin, à son frère." Je le demande aux adversaires les plus acharnés de

Bossuet : y a-t-il un mot dans ces lignes qui n'honore autant la charité du chrétien que la fermeté du docteur de l'Eglise ; et pourquoi faut-il, après cela, que dans cette grande entreprise, conçue avec tant de générosité, conduite avec tant de prudence en même temps que de génie, et dont il attendait lui-même tant d'effets, il ait échoué ?

Mais a-t-il échoué ? C'est ce que l'on pourrait se demander ; et, s'il a échoué, d'autres échoueront-ils toujours ? Messieurs, je ne le crois pas. Seul ou presque seul en son temps, Bossuet a senti la nécessité de s'unir. Qui niera que cette nécessité soit aujourd'hui presque universellement sentie ? Nous le voyons en Angleterre, en Allemagne, en Amérique. Il y a de cela quelques années, non seulement on ne contestait plus à Bossuet la réalité des variations des Eglises protestantes, le protestantisme s'en faisait gloire ! "Vous nous accusez d'avoir varié, disait-on. Soit ; mais varier, c'est progresser, et c'est grâce à ces variations que nos communions s'adaptent à la fois aux besoins des individus et aux nécessités des temps." Il y en avait même qui voyaient ou qui croyaient voir dans la multiplication des sectes un signe de ce qu'ils appelaient la fécondité du sentiment religieux ; et c'était le temps où, dans un autre ordre d'idées, l'impossibilité de se fixer passait, vous vous le rappelez, pour la suprême élégance intellectuelle. On évoluait, donc on existait ; on se contredisait, donc on pensait ; et on se divisait, donc on progressait. Que dis-je ! Le progrès consistait dans la division ou dans la différenciation même ; et si par hasard deux "intellectuels" s'apercevaient qu'ils pensaient de la même manière, ils s'affirmaient à eux-mêmes leur intellectualisme en essayant de penser autrement. Mais ces temps sont maintenant passés, et il faut souhaiter, Messieurs, il faut espérer et j'espère qu'ils ne reviendront plus. On a recommencé et heureusement, de sentir le prix de l'unité. On a compris que ce qui fait en tout genre la valeur de l'individu, c'est le coefficient social. La "morale indépendante" n'est qu'un mot, et l'action est toujours gouvernée par l'idée. Comprendra-t-on aussi, sentira-t-on le prix de l'autorité ? Si nous avons besoin d'une main qui gouverne, combien plus avons-nous besoin d'une tête qui décide : *Eis koïranos estô*. Mais, le jour où nous l'aurons compris, à qui nous adresserons-nous ? Quelle Eglise trouverons-nous dont l'immutabilité nous garantisse les conditions hors desquelles il n'y a pas de société spirituelle possible, ni peut-être de société matérielle ? Messieurs, il n'y en a qu'une ; et ce jour-là, qui verra le retour des Eglises au centre de l'unité catholique, ce jour, s'il doit luire sur l'humanité, sera le jour aussi du triomphe de Bossuet.

* *

Ce n'est pas tout encore, Messieurs, et, après vous avoir montré ce qu'il y avait, ce que je crois voir d'actuel, et même de futur, dans l'œuvre littéraire ou dans l'œuvre polémique de Bossuet, je voudrais vous faire voir, avant de terminer, ce que je trouve aussi, dans son œuvre philosophique, de moderne ou de contemporain. "Je ne veux point, a-t-il dit quelque part, élever un Père au-dessus des autres par une comparaison odieuse, ni prononcer des arrêts de préférence. Mais c'est un fait qu'on ne peut nier, que saint Athanase, par exemple, qui ne le cède en rien à aucun des Pères en génie et en profondeur, et qui est pour ainsi dire l'original de l'Eglise, dans les disputes contre Arius ne s'étend guère au delà de cette matière. Il en est à peu près de même des autres Pères, dont la théologie paraît renfermée dans les matières que l'occasion et les besoins de l'Eglise leur ont présentées." Ne pourrait-on pas dire pareillement de lui que, de toutes les matières que les besoins de l'Eglise et l'occasion lui ont présentées, il n'y en a peut-être pas une que Bossuet ait traitée avec plus d'ampleur, avec plus de complaisance et avec plus d'autorité, que la matière de la Providence ? Il n'y en avait pas alors qu'il fût plus nécessaire de défendre, d'éclaircir, de développer. C'est ce que Bossuet a bien compris. L'un des premiers en son temps, il a vu, d'une vue singulièrement pénétrante, où tendait le spinosisme

naissant. Autant ou plus que Luther et Calvin, c'est Spinoza qu'il a voulu réfuter dans la seconde partie de son *Discours sur l'histoire universelle* ; et ce seul fait, Messieurs, que pour beaucoup de nos contemporains, Bossuet, avant et surtout, est l'auteur de son *Discours sur l'histoire universelle*, suffirait à nous permettre de reconnaître en lui le théologien de la Providence.

Nous le retrouvons également dans la suite entière de ses *Sermons* : "Semper humana gens male de Deo meruit. De toutes les perfections infinies de Dieu, celle qui a été exposée à des contradictions plus opiniâtres, c'est sans doute cette Providence éternelle qui gouverne les choses humaines. Rien n'a paru plus insupportable à l'arrogance des libertins que de se voir continuellement observés par cet œil toujours veillant de la Providence ; il leur a paru, à ces libertins, que c'était une contrainte importune de reconnaître qu'il y eût au ciel une force supérieure qui gouvernât tous nos mouvements et châtiât nos actions déréglées avec une autorité souveraine. Ils ont voulu secouer le joug de cette Providence qui veille sur nous afin d'entretenir dans l'indépendance une liberté indocile qui les porte à vivre à leur fantaisie, sans crainte, sans retenue et sans discipline." Nous le retrouvons encore dans ses *Oraisons funèbres*, celles d'*Henriette de France*, de *Madame*, d'*Anne de Gonzague*. S'il fait moins de place à la Providence dans l'*Histoire des variations des Eglises protestantes*, c'est que, de toutes les doctrines que Calvin avait retenues de l'enseignement de l'Eglise, à peine en nommerait-on une qu'il ait crue plus fermement que la doctrine de la Providence. Et n'y a-t-il pas mieux encore, Messieurs, si Fénelon ayant quelques part prononcé, dans son *Sermon pour la fête de l'Epiphanie*, cette parole devenue presque proverbiale : "L'homme s'agite, mais Dieu le mène," c'est à Bossuet qu'on l'attribue ? Et, en effet, il n'y en a pas qui résume mieux sa pensée, d'une manière plus exacte, ou plus brève, ou plus saisissante.

Eh bien, maintenant, Messieurs, depuis Bossuet, depuis cent cinquante ou deux cents ans bientôt, quelle doctrine a été, est toujours plus attaquée ? Avec encore plus de perspicacité que les libertins du siècle précédent, et grâce à Bossuet peut-être, les "philosophes du dix-huitième siècle" ont compris, Voltaire en tête, que la doctrine de la Providence était en quelque sorte "l'ouvrage avancé de la religion," celui qu'il fallait démanteler avant d'attaquer le corps de la place, et ils y ont donc porté tout leur effort. Plutôt que de la reconnaître, cette Providence, ils ont mieux aimé livrer au hasard l'histoire de l'humanité, les révolutions des empires et la destinée des simples particuliers ! Vous me dispenserez de rappeler ici leurs sarcasmes. De plus savants sont venus ensuite, ou de plus prétentieux, qui ont essayé de limiter la Providence de Dieu par le moyen de l'immutabilité des lois de la nature ; et il s'est trouvé que, dans son *Traité du libre arbitre*, si l'on y change quelques mots seulement, Bossuet leur avait déjà répondu. L'immutabilité des lois de la nature ne saurait faire échec à l'auteur des lois de la nature ; et d'ailleurs, pour en faire la remarque en passant, comment ces logiciens, qui ne sauraient concilier la Providence de Dieu avec l'immutabilité des lois de la nature, concilient-ils donc l'immutabilité des lois de la nature avec leur hypothèse du progrès continu ? Vous rappellerai je après cela que, jusque de nos jours, la doctrine de la Providence n'est pas quotidiennement en butte à de moins furieux assauts ? Toute la question du *surnaturel* n'en dépend-elle pas ? toute la question du sens de l'histoire ? toute la question de la conduite et de l'objet de la vie ? Naturalistes ou panthéistes, fatalistes ou déterministes, que nient-ils tous, avec des arguments tantôt semblables et tantôt contraires, si ce n'est la Providence ? et, même en me plaçant, pour un moment, à leur point de vue, qu'y a-t-il donc de plus "actuel" et de plus "contemporain" qu'une œuvre comme celle de Bossuet, remplie, pour ainsi dire, de la doctrine de la Providence ?

Or, Messieurs, vous le savez, les solutions de ces grands problèmes ne sont pas aussi nombreuses qu'il plaît à notre vanité de le croire ; il n'y en a pas

plus de de
choisir. C
les livres p
ou invento
vidence en
garantie au
dis que cet

Tout e

Ne fût-
serait enco
morale fon
sur la dang
elle n'étai
encore la
l'histoire e
des homm
morale, c'
à-dire l'es
foi, doiver
doctrine,
que la vér

la questio
savoir tro
refuser m
"penseur
On le lu
n'avoir eu
cahiers d
pas prévi
comme si
espèce de
comme a
pensée se
vous juge
L'œuvre
terminan
seul poin
dire, c'es
de toute
sente. I

que nous
visme, vo
dance d
comme
vous non
voilà le
défiance
toute sa
inutile ?
aujourd'

E
M
M

Que l
pas une
connu le
mal ent
plutôt j
si dit, v
dans le
je ajout
confian
répéter
m'a pe
peut-ê
tant de
reconn
"hom
de pré
voix de
interdi
plus su
que de
c'est p
le pap
avec r
glorifi
timent
ce qu
Fran

pas une
connu le
mal ent
plutôt j
si dit, v
dans le
je ajout
confian
répéter
m'a pe
peut-ê
tant de
reconn
"hom
de pré
voix de
interdi
plus su
que de
c'est p
le pap
avec r
glorifi
timent
ce qu
Fran

pas une
connu le
mal ent
plutôt j
si dit, v
dans le
je ajout
confian
répéter
m'a pe
peut-ê
tant de
reconn
"hom
de pré
voix de
interdi
plus su
que de
c'est p
le pap
avec r
glorifi
timent
ce qu
Fran

pas une
connu le
mal ent
plutôt j
si dit, v
dans le
je ajout
confian
répéter
m'a pe
peut-ê
tant de
reconn
"hom
de pré
voix de
interdi
plus su
que de
c'est p
le pap
avec r
glorifi
timent
ce qu
Fran

pas une
connu le
mal ent
plutôt j
si dit, v
dans le
je ajout
confian
répéter
m'a pe
peut-ê
tant de
reconn
"hom
de pré
voix de
interdi
plus su
que de
c'est p
le pap
avec r
glorifi
timent
ce qu
Fran